

Jean-Michel DENIS

# Les mots du passé

Roman

 Les  
Nouveaux  
Auteurs  
éditions

*“Ne me dis plus que le temps passe, ce n’est pas vrai...  
Mais cela ne change pas grand-chose,  
Que ce soit le temps qui passe ou nous qui passons dans le temps  
Nous passons et nous basculons, cela n’en est pas moins vrai...”*

*Soazig Aaron – La sentinelle tranquille sous la lune*

*“Quand la femme n’est pas l’ambition suprême de l’homme,  
Quand elle n’est pas la fin de toute initiative en ce monde,  
La vie ne mériterait ni ses joies, ni ses peines”*

*Yasmina Khadra – Ce que le jour doit à la nuit*

**Éditions Les Nouveaux Auteurs**

16, rue d'Orchampt 75018 Paris  
[www.lesnouveauxauteurs.com](http://www.lesnouveauxauteurs.com)

**ÉDITIONS PRISMA**

13, rue Henri-Barbusse 92624 Gennevilliers Cedex  
[www.prismamedia.com](http://www.prismamedia.com)

Copyright © 2012 Editions Les Nouveaux Auteurs - Prisma Média  
Tous droits réservés  
ISBN : 978-2-8195-02746

*À Pascale.*

## Chapitre 1

Lorsque Nina ouvrit les yeux ce matin-là, son premier regard fut pour le réveil renversé sur le plancher à proximité d'un amas de livres. Neuf heures ! Une nouvelle fois la sonnerie n'avait pas fonctionné. Nina avait rendez-vous à onze heures, elle n'avait donc plus une seconde à perdre. Une douche rapide, un petit-déjeuner pris sur le pouce, un jean et un tee-shirt enfilés à la hâte et Nina se retrouva une demi-heure plus tard sur le quai de la gare du funiculaire de Saint-Jean.

Nina s'en voulait. Ce n'était vraiment pas le jour pour arriver en retard.

Lorsque le funiculaire s'immobilisa, elle s'engouffra dans le wagon et s'installa sur une banquette proche de la sortie en vérifiant, encore une fois, le contenu de son sac à dos. Son dossier était bien là. Momentanément rassurée, elle tira sur la fermeture éclair du sac et jeta un coup d'œil à sa montre. Elle savait par expérience qu'une journée pouvait être placée sous le signe de la malchance... Lorsque le funiculaire amorça sa descente vers le Vieux Lyon, Nina se dit que tout n'était pas perdu et qu'elle aurait sans doute le temps d'arriver à l'heure à la fac.

Nina n'avait certainement pas besoin de ce contretemps. La rédaction de son mémoire de maîtrise d'histoire touchait à sa fin et sans la maladie qui avait contraint son professeur à prendre de longs congés, elle aurait assurément achevé son travail. Malheureusement, elle avait dû attendre plusieurs semaines pour que l'administration de l'université lui désignât un nouveau professeur avec lequel elle avait enfin rendez-vous aujourd'hui. Cependant, le choix des administrateurs ne l'avait pas enchantée. L'enseignant en question ne faisait pas l'unanimité au sein de la fac d'histoire et de sombres rumeurs circulaient régulièrement à son sujet. Nina appréhendait cette première rencontre qui risquait de remettre en cause de longs mois de pénibles recherches effectuées dans l'atmosphère confinée des archives départementales. C'était la faute à pas de chance, se répétait-elle en regrettant son ancien professeur avec lequel elle avait toujours entretenu de bonnes relations.

Arrivée à Saint-Jean, Nina gagna la station de métro au pas de course. À peine essoufflée, elle dévala les escaliers qui la menèrent directement sur le quai et sauta dans la rame en partance pour la Guillotière. Elle scruta une nouvelle fois sa montre. Dix heures passées... Nina sentait le stress la gagner ! Serait-elle à l'heure au rendez-vous ? Son travail serait-il valide ? La mauvaise réputation de son nouveau directeur de mémoire l'affolait et Nina imaginait déjà un scénario catastrophe capable de ruiner ses chances de réussite.

Assis face à elle, un homme déplaça le quotidien local. Machinalement, Nina parcourut les gros titres qu'offrait la une du journal : « *Canicule : un mois après, premier bilan catastrophique.* »

Jour après jour, les informations révélaient le lourd tribut que les plus âgés avaient payé au cours des récentes semaines de fortes chaleurs. Nina pensa à ses grands-parents. Il faudra

les appeler, se dit-elle, en réalisant qu'elle avait négligé de prendre de leurs nouvelles depuis la fin des vacances. Mais ce n'était pas le moment de se mettre la pression avec ça. Nina devait rester concentrée sur son rendez-vous. Elle verrait après.

À la Guillotière, la pendule de la station de métro lui rappela qu'il ne lui restait plus que vingt-cinq minutes pour remonter le quai Claude Bernard. Nina inspira à pleins poumons et se lança à travers la foule qui se répandait tout autour de la station. D'un pas rapide, elle dépassa la piscine du pont de l'Université encore déserte à cette heure de la journée et tenta de faire le vide dans son esprit. Elle approchait, l'angoisse la tenaillait. Arrivée face à l'entrée de l'université, elle traversa la chaussée et pénétra dans l'austère bâtiment. Il ne lui restait plus que quelques minutes pour gravir les deux étages et atteindre le bureau où déjà, on devait l'attendre.

En se lançant sur les premières marches, Nina heurta un couple de personnes âgées qui venaient probablement d'assister à un cours de l'université du troisième âge. Sur le choc, la femme chancela et faillit tomber sur le côté. L'homme qui l'accompagnait parvint in extremis à la retenir en lui empoignant fermement le bras. Nina rebroussa chemin pour s'excuser et s'assurer que tout allait bien. Mais les deux silhouettes lui tournaient déjà le dos et se dirigeaient vers la sortie comme si de rien n'était. Tout à son rendez-vous, Nina haussa les épaules et reprit son ascension.

Au deuxième étage, Nina n'eut pas de peine à repérer le bureau où on l'attendait ; depuis quatre ans qu'elle fréquentait la fac, elle connaissait les locaux comme sa poche.

Avant de frapper à la porte, elle essaya de reprendre sa respiration et rassembla ses esprits. Elle regarda une

dernière fois sa montre : onze heures ! Au moins était-elle à l'heure ! Elle frappa une première fois, timidement. Nina attendit mais aucune réponse ne lui parvint ! Elle regarda autour d'elle et réitéra son geste en lui donnant plus de force : toujours aucune réponse !

« C'est pas vrai, se dit-elle, il n'a pas pu oublier notre rendez-vous ! »

Une troisième fois, Nina cogna à la porte en se demandant ce qu'elle pourrait bien tenter si personne ne lui répondait. Elle attendit encore quelques instants mais à sa grande déconvenue, aucune réponse ne se fit entendre. Nina pensa que sa journée était bel et bien placée sous le signe de la malchance. Après avoir fait un ultime essai demeuré, lui aussi, sans réponse, Nina posa sa main sur le loquet et fut surprise de constater que la porte n'était pas verrouillée. Elle stoppa son geste un instant en se demandant s'il était convenable d'aller plus loin. Pour se donner bonne conscience, elle essaya d'appeler :

— Il y a quelqu'un ?

Personne ne lui répondit.

Elle ouvrit alors franchement la porte et franchit le seuil avec le sentiment de violer un espace interdit.

L'horreur de la scène qui s'offrit à son regard lui coupa le souffle, son cœur s'arrêta de battre et ses jambes, tout à coup, se mirent à trembler.

La bouche grande ouverte sur un cri qui ne parvenait pas à se libérer, les yeux exorbités, Nina découvrait un décor de cauchemar auquel elle ne s'attendait certainement pas. Allongé sur le sol, un corps, la tête à moitié arrachée, se vidait par lentes saccades de son contenu rouge et visqueux.

Malgré son émoi, Nina aperçut un petit revolver à peine dissimulé entre le corps et la base du bureau...

Puis sa vue se brouilla et elle perdit connaissance.

## Chapitre 2

Le temps était clair au large du pertuis d'Antioche et, malgré l'heure matinale, la chaleur commençait à engourdir l'atmosphère. Au nord-est, on apercevait encore les côtes de l'île de Ré et le phare des Baleines n'était déjà plus qu'une tache incertaine fichée à l'extrémité de l'ultime bras de terre... À la jumelle, on discernait avec peine, vers le sud-ouest, les amers de l'île d'Aix : deux points rouges et blancs qui balisaient l'embouchure de la Charente en sécurisant l'entrée de l'ancien arsenal militaire de Rochefort. Au sud, une légère brume interdisait le regard d'aller au-delà de Fort Boyard, de sorte que l'île d'Oléron semblait avoir été gommée du paysage...

Depuis la veille, Louis et son fils avaient quitté le port des Minimes à bord d'un voilier de location pour une croisière de quelques jours au cœur des plus méridionales des îles du Ponan. C'était leur sortie annuelle. Au fil des étés, ils avaient pris l'habitude de se retrouver ainsi. Il s'agissait d'un tête-à-tête solitaire, un huis clos familial et convivial sur fond de brise marine et de grand large. Chacun y prenait grand plaisir et ni l'un ni l'autre n'aurait

manqué le rendez-vous. Louis avait découvert la voile à l'adolescence et la passion pour la navigation hauturière ne l'avait plus quitté. Simon avait naturellement emboîté le pas à son père en partageant très tôt son amour pour l'océan ! Depuis quelques mois, ils nourrissaient même le projet d'acquérir leur propre bateau...

À bord, pas de superflu. Le père et le fils évitaient avec une ferme résolution tout ce qui n'était pas indispensable. Ils embarquaient quelques vêtements, des vivres, deux ou trois bonnes bouteilles et une sommaire collection de bouquins qui devait leur garantir une totale évasion. Pour le reste... Il y avait la mer et sa palette de couleurs toujours changeantes, le ciel et ses oracles que l'on cherchait en vain chaque matin. Et surtout, il y avait cette rencontre entre le père et le fils où chacun attendait l'autre dans un geste, un regard, un silence...

Depuis le lever du jour, l'étrave du voilier attaquait avec peine la faible houle d'ouest et le fin couteau de la proue s'enfonçait mollement dans les vagues surgissant du large. Ils naviguaient en tirant de larges bords et guettaient la moindre risée pour donner de l'impulsion à leur bateau. Cependant, malgré leurs efforts, la voile avait du mal à se tendre et leur progression restait décevante. Cette fin juillet était caniculaire et depuis plusieurs semaines, la vie s'engluait peu à peu dans un magma invisible. Sur l'océan, le vent faisait cruellement défaut.

À Toulouse, avant leur départ, on aurait dit que la vie s'était pétrifiée. La chaleur interdisait toute activité intense et chaque déplacement demandait toujours plus d'énergie. Les gens demeuraient cloîtrés chez eux du matin au soir. À la tombée du jour seulement, on recommençait à vivre, on respirait enfin : on sortait ! Louis et Simon avaient attendu avec impatience le moment du départ. Avec la

canicule, un étrange sentiment avait fini par les terrasser, une sorte de détresse, l'angoisse insupportable de se sentir prisonniers à domicile, emmurés vivants. Les cloisons de chaleur de l'appartement formaient les pourtours d'un four insondable où l'envie de liberté les avait saisis, plus forte qu'à l'ordinaire...

Ils avaient quitté Toulouse impatients de se retrouver en pleine nature, affranchis et soulagés, dégagés de toutes contraintes. L'océan les avait accueillis. Étrangement, l'étroitesse de leur navire leur offrait l'espace dont ils avaient besoin, les murs qui les opprimaient avaient disparu, il avait suffi de pas grand-chose...

Cette année, Simon avait insisté pour apporter un lecteur CD. Il avait longuement expliqué à son père son besoin de musique. Devant l'insistance de son fils, Louis avait capitulé. Il ferait donc son deuil de ce silence qu'il appréciait tant. Simon avait installé le matériel sur le pont, juste à côté de la barre et avait envoyé un vieux disque des Pink Floyd, certain d'obtenir par ce choix, l'adhésion de son père. Louis s'était allongé à l'arrière du voilier. Il savourait la douce alchimie obtenue grâce à l'heureux mariage de la musique des Floyd et de la voix de l'océan...

Louis se sentait déjà apaisé. Il imaginait avec excitation les quatre jours qu'il allait passer avec son fils... Simon s'était assis au bord du bateau, les pieds dans le vide. Les accords de « Dark Side of the Moon » se déversaient entre eux comme un ciment éthéré.

— Cette musique est à l'image de l'immensité de l'océan... fit remarquer Simon, ça te prend aux tripes, tu ne trouves pas ?

— C'est la magie du son des Floyd ! On les écoutait beaucoup dans les années soixante-dix, c'est vrai que ça cartonnait.

— Tu connais à fond alors ?

— Il y a longtemps que j'ai décroché... Si j'ai bonne mémoire, mon album préféré était... « Meddle », je crois...

— Connaisseur avec ça !

— À l'époque, c'était nouveau, ça nous changeait des Beatles et des Stones !

Louis commençait à prendre plaisir à cette complicité qui naissait autour de la musique des Floyd lorsque la radio de bord lança un appel qui stoppa aussitôt leur conversation. Simon voulut interroger son père du regard mais ce dernier empruntait déjà les quelques marches qui permettaient d'accéder au carré. Il traversa avec célérité la cabine centrale et prit place devant l'appareil récepteur.

— Marie-Galante, j'écoute.

Une voix nasillarde lui répondit :

— Ici l'agence de location des Minimes, nous avons un message téléphonique urgent à vous transmettre.

— Je vous écoute, avertit Louis d'une voix où perçait déjà un accent d'inquiétude.

— Nous avons reçu ce matin un coup de fil pour vous ! Vous devez prendre contact avec un certain Pierre Maller... à Paris ! Si j'ai bien compris, c'est urgent !

Louis sentit son rythme cardiaque s'emballer.

— Pierre Maller ? Qui vous a appelé ? Que vous a-t-on dit exactement ?

— Ce n'est pas moi qui ai pris l'appel, c'est un collègue ! Je ne sais pas qui a appelé. On m'a laissé un post-it où il est précisé : « Prendre contact avec Pierre Maller, à Paris. Urgent ! » Avez-vous un téléphone satellitaire à bord ?

— Non, pas de satellitaire à bord... Je ne dispose que d'un portable, regretta Louis, mais il est déchargé !

— Dans ce cas, vous devez rebrousser chemin. La radio de bord vous sera inutile. Avez-vous besoin de quelque chose ?

— Non, je vous remercie. Nous rentrons aux Minimes ! annonça Louis en réalisant soudain que la croisière avec son fils venait sans doute de prendre fin avant d'avoir réellement commencé.

Lorsque Louis réapparut sur le pont du voilier, son visage avait changé d'expression : son front s'était brusquement plissé et son regard était chargé d'inquiétude. Simon comprit alors qu'il y avait un problème.

— Je peux savoir ?

— Je ne comprends pas ! C'est l'agence de location du bateau. Quelqu'un les a appelés de Paris en leur demandant de nous joindre... Il faut rappeler ton grand-père... C'est urgent, paraît-il !

— Grand-père ? Il y a un souci avec grand-père ?

— Je n'en sais pas plus ! Je l'ai appelé la semaine dernière, tout allait bien. Il ne m'a rien dit de spécial.

— Il était en forme ?

— Je te le répète, il n'y avait rien de spécial ! Je lui ai parlé de notre voyage... Tu connais grand-père... Il ne s'est pas étendu... Il n'est pas du genre bavard !

— Alors qu'est-ce qu'on fait ? demanda Simon prêt à réagir aux ordres de son père.

— Je crois qu'on n'a pas le choix. On retourne d'où on vient... répondit Louis avec un brin de regret dans la voix. On appelle grand-père et on avise...

Simon s'installa à la barre. Il aimait le pilotage et, malgré la difficulté de la manœuvre, réalisa le changement de cap en quelques minutes. Il fallait passer d'une navigation au près, toute voile bordée, à une navigation par vent arrière,



grand-voile déployée. Le voilier fit tout de même quelques embardées, la grand-voile eut de la peine à se gonfler mais le sillage du navire dessina tout de même une épingle à cheveux harmonieuse à la surface des flots. Désormais, on allait tout droit vers l'est, droit vers le continent. Le retour serait plus rapide que l'aller : il ne serait plus nécessaire de progresser en tirant des bords, la trajectoire serait rectiligne et, si le vent se levait à l'heure de la marée, on pouvait espérer débarquer aux Minimes avant la tombée de la nuit.

Alors que Simon tentait de garder le cap, les mains crispées sur la barre, Louis alla prendre position à l'avant du bateau. Tout en scrutant l'horizon où se dessineraient bientôt les côtes charentaises, il réfléchissait à la situation. Qu'était-il arrivé à son père ? Car il lui était arrivé quelque chose... Il en était persuadé !

Que son père ait pu lancer cet appel au secours le surprenait. Ce n'était pas dans ses habitudes !

L'homme était plutôt du genre solitaire et cultivait avec une rare assiduité l'art de l'indépendance. Pierre Maller vivait dans les coulisses de son entourage, réservé, silencieux et souvent absent. En l'observant, Louis avait toujours eu l'impression de voir évoluer une ombre ou plus précisément un être fantomatique qui savait en toutes circonstances se tenir à l'écart du quotidien. Pierre Maller n'était pas pour autant de mauvaise compagnie, mais ses stratégies de contournement de la société finissaient généralement par le placer en marge de la vie des siens. Bien qu'il fût un père attentif – Louis ne l'avait jamais blâmé pour cela – son obstination à passer inaperçu lui conférait un rôle atypique au sein de la famille. Il ne parlait guère, ne se confiait pas, ne prenait que rarement part aux décisions importantes, s'en remettant pour cela invariablement

à sa femme. Cependant, il fallait l'admettre, tout en cultivant cet effacement absolu, Pierre Maller avait su tenir son rôle de père et Louis aurait été bien mal inspiré de lui reprocher le moindre manquement. Mise à part l'absence de complicité qui avait largement restreint le champ de leurs relations, de toute évidence, Pierre avait été un bon père. Louis le savait, ce constat lui avait souvent permis de surmonter les moments difficiles...

Qu'était-il arrivé ? Louis écartait d'emblée l'hypothèse d'un problème de santé. À quatre-vingt-trois ans, Pierre se portait comme un charme. Chaque semaine, il se rendait encore au vélodrome de la Cipale – il s'interdisait toujours de parler du vélodrome Jacques Anquetil – où il effectuait avec régularité sa vingtaine de tours de piste hebdomadaire ! Au club cycliste du Bois de Vincennes, il y a longtemps que Pierre occupait le rang de doyen et chacun des membres de l'association observait à son égard le plus grand respect... Non, ce ne pouvait pas être un problème de santé. Louis se refusait à retenir cette explication. Cet appel était une énigme !

Louis consulta sa montre : il avait hâte d'arriver... Il leva la tête et scruta l'horizon : au loin, une légère bande claire commençait à souligner le relief de la côte. Il estima qu'ils pouvaient passer le môle du port des Minimes aux alentours de vingt heures... Avec la marée, le vent deviendrait plus fort et le voilier prendrait de la vitesse... Louis s'arma de patience. Simon, quant à lui, n'osait pas questionner son père. Il se rendait bien compte que son inquiétude ne faisait que croître au fil des heures. Il se concentra sur le réglage du bateau afin de gagner en vitesse. C'était bien la seule chose qu'il pouvait faire pour soulager l'anxiété de son père.

À vingt et une heure, Simon amarrait son dériveur au quai réservé à l'agence de location du port des Minimes. Aussitôt, Louis bondit sur les planches humides du ponton et courut à la première cabine téléphonique. Louis composa avec empressement le numéro de son père en espérant que celui-ci ne tarderait pas à répondre.

À la troisième sonnerie, Louis reconnut la voix familière de Pierre.

— Allô, oui, qui est à l'appareil ?

— C'est moi, Louis ! Que se passe-t-il ?

— J'ai besoin de toi Louis, il faut que tu viennes !

— Mais qu'est-ce qui t'arrive ? Est-ce que tu vas bien ? Tu n'es pas malade ?

— Non, rassure-toi, tout va bien... Viens me rejoindre à Paris, j'ai besoin de toi, je t'expliquerai de vive voix. C'est urgent ! Je compte vraiment sur toi !

— Tu ne peux pas m'en dire un peu plus ? Je sais bien que tu n'as pas l'habitude de faire de longs discours...

— Écoute, je ne peux pas... pas au téléphone. C'est une histoire... une vieille histoire... le temps est venu de te parler ! Je t'attends, je compte sur toi, Louis !

Et Pierre raccrocha sans attendre la réponse de son fils.

Louis, abasourdi, leva la tête, aperçut le soleil qui commençait à décliner à l'horizon et se dit qu'il n'y avait pas une minute à perdre.

## Chapitre 3

De bonne heure le lendemain matin, Louis déposa son fils à la gare de La Rochelle. Ni l'un ni l'autre n'avait pu s'assoupir un instant depuis leur retour au port des Minimes. La nuit avait été épuisante. Désormais, la canicule était telle que la fraîcheur ne parvenait plus à profiter de l'absence du soleil. Durant la nuit, le sommeil était difficile et les corps moites souffraient, en quête du moindre courant d'air. Le visage de Louis s'était affaissé, ses yeux rougis et son teint pâle trahissaient tout à la fois la fatigue et l'inquiétude.

— Tu me tiens au courant ? demanda Simon tout en déchargeant ses bagages du coffre de la voiture.

— À quelle heure arrives-tu à Toulouse ?

— Si tout va bien, je serai à Matabiau en milieu d'après-midi...

— Tu parles d'une partie de plaisir, voyager avec le temps qu'il fait...

— Ne te fais pas de souci, le train est certainement climatisé. Sur la route, ce ne sera pas mal non plus !

— On verra bien ! Dépêche-toi, tu dois prendre ton billet... Je t'appelle dès que j'ai du nouveau...

Il était six heures du matin, Louis avait bien l'intention de rouler un maximum avant la grosse chaleur annoncée par Météo France. Il avait cinq cents kilomètres à parcourir dont une bonne partie sur autoroute, il estimait donc pouvoir arriver à Paris en début d'après-midi... Si tout allait bien...

Il s'installa confortablement au volant et prit la direction de Poitiers. Sur France Musique, il trouva de quoi se détendre un peu : Mozart et ses « Noces de Figaro » conviendraient parfaitement à ce début de matinée. La musique des Pink Floyd lui revint en mémoire et il esquaissa un léger sourire en se remémorant la discussion écourtée de la veille...

Cependant, Louis ne parvenait pas à libérer son esprit des interrogations qui le travaillaient. Il aurait donné cher pour connaître les raisons qui avaient poussé son père à faire appel à lui. Il avait beau essayer d'entrevoir toutes les éventualités, il ne parvenait pas à imaginer Pierre Maller dans ce rôle. Seul un cas de force majeure avait pu le réduire à lancer ce SOS... Et ce constat, plutôt que de le rassurer, démultipliait sa perplexité. Son père ! Souvent, Louis se l'était imaginé en équilibre à la lisière d'une inaccessible ligne d'horizon... Que savait-il de sa vie ? Enfant, Louis passait ses journées en compagnie de sa mère : c'était elle toujours, qui l'emmenait à l'école, elle qui se souciait de ses résultats scolaires, elle encore qui lui faisait découvrir les richesses de la capitale. « Quand on vit à Paris, lui répétait-elle à satiété, on n'a pas le droit de rester les bras croisés, il y a tant de choses à découvrir... » Alors, dès qu'elle pouvait, elle l'emmenait au théâtre, au cinéma, visiter un musée ou flâner à la découverte d'un quartier inexploré. Quand il s'agissait de son fils, cette femme aurait pu faire le tour de la terre pour lui donner

satisfaction ! Aux grandes vacances, c'est avec elle que Louis partait au bord de la mer. Pierre ne les rejoignait que le temps d'un week-end. Il prétendait ne pas être en mesure de fermer l'atelier plus longtemps ! Un engrenage aux mouvements inverses s'était mis en marche à l'insu de tous. Alors que l'amour entre la mère et le fils devenait fusionnel, Louis, dans sa puérile inconscience, ne se rendait pas compte du vide croissant qui l'éloignait peu à peu de son père. Aurait-il pu en être autrement ?

Et surtout, il y avait eu les doigts distordus de cette main blessée que son père avait tenté d'escamoter et qui, tout au long de son enfance, avait tourmenté le petit Louis. Devenu adulte, il ne pouvait oublier l'effroi que cette difformité avait suscité dans son esprit fragile d'enfant. Un accident ? Pierre n'avait rien expliqué. Louis n'avait rien osé demander. Aujourd'hui encore, cette main atrophiée semblait conserver le pouvoir de le maintenir à distance.

À l'adolescence de Louis, les rapports au sein de la famille ne connurent aucune évolution. Sa mère continua de lui prodiguer un amour ostentatoire alors que son père poursuivait l'itinéraire singulier qui le maintenait à distance, égaré malgré lui dans une solitude que personne ne parvenait à briser. À aucun moment durant toutes ces années de jeunesse, Louis ne put imaginer son père indifférent à son éducation. Bien au contraire ! Implicitement, le tutorat paternel avait pris ses marques et Louis savait reconnaître sans ambiguïté cette évidence à travers les habituels non-dit familiaux. À chacun de ses désirs de gosse, Pierre ne s'était-il pas toujours empressé à lui donner satisfaction ? La fierté avec laquelle, parfois, Pierre parlait de son fils n'avait pas échappé au petit garçon... Ces signes essentiels, bien que rares et dispensés avec parcimonie, Louis avait su les capter et les avait conservés comme des trésors.

Pierre était fait de ce bois et Pierre vivait ainsi. Cela ne surprenait personne, ni dans sa famille, ni dans ses relations professionnelles, pas plus que dans son entourage proche. Pierre était un voisin apprécié et respecté, un artisan relieur estimé et recommandé, un sportif qui participait largement à la vie associative de son club, un camarade évoluant au sein d'un groupe de vieux amis qui avaient pris l'habitude de se retrouver régulièrement après « le vélo ». Contrairement aux apparences, Pierre n'était donc pas un sauvage !

Depuis l'âge où l'on commence à prendre conscience des liens qui unissent les êtres, Louis s'était toujours interrogé sur cette défection paternelle. Quelle réalité son père cherchait-il à esquiver derrière cette artificielle apparence ? Quel était donc le problème insurmontable qui le privait de toute spontanéité ? Et pour quelles raisons son visage se refermait-il si souvent comme en proie à un indicible traumatisme ? Louis n'avait jamais osé aborder le problème. Les rares discussions qu'ils avaient pu entretenir tous les deux n'avaient jamais porté que sur des sujets futiles comme le sport ou les dernières lectures de l'un ou de l'autre. Jamais Pierre ne s'était ouvert à son fils. Jamais Louis n'avait eu le cran de mettre son père au pied du mur.

Jusqu'à la veille, Louis s'en était fait une raison et cela faisait bien longtemps qu'il ne s'en souciait plus. Les circonstances venaient soudain de modifier ses conceptions. Louis était maintenant convaincu qu'un élément lui faisait défaut pour accéder à l'authenticité de son père. Pour eux, le temps semblait venu de faire enfin connaissance !

Après Poitiers, la chaleur commença à se faire sentir. Depuis peu, Louis venait de s'engager sur l'autoroute et

désormais, les kilomètres défilaient plus vite. Entre Tours et Orléans, il fit une halte pour se rafraîchir : une foule impressionnante se bousculait déjà sous les brumisateurs de l'aire de stationnement. Louis était stupéfait par l'ampleur que prenait la canicule. Il n'avait pas le souvenir d'avoir connu une telle météo par le passé ! Rapidement, il se passa la tête sous l'eau fraîche, avala quelques gorgées directement au robinet et retrouva avec plaisir l'habitable climatisé de sa voiture. Pour la première fois, il réalisa que ces conditions météorologiques pouvaient avoir des conséquences dramatiques pour les plus âgés. Il se demanda avec inquiétude comment réagissait son père à l'agression de la chaleur ? N'avait-il pas quatre-vingt-trois ans ? À aucun moment, il ne s'en était inquiété ! Devait-il pour autant en éprouver de la culpabilité ? Hier encore cette idée ne lui serait pas venue à l'esprit...

Vers midi, il contourna Versailles et la circulation à l'approche de la capitale se fit plus dense. Louis commençait à ressentir une forte fatigue et dut combattre un début d'endormissement. Il avait hâte d'arriver. Comme toujours, les derniers kilomètres seraient les plus longs. Sur le boulevard périphérique intérieur, le soleil crucifiait les voitures sur le macadam fondu. Le trafic était au ralenti et Louis, en nage, perdait patience. À la porte de Saint-Ouen, soulagé, il délaissa le périphérique : il était arrivé. La rue Caulaincourt où habitait son père n'était plus qu'à dix minutes !

À l'approche de sa destination, Louis commençait à redouter le moment où ils se retrouveraient, père et fils, face à face, sur le seuil de l'appartement. Comment allait-il aborder son père ? Que lui voulait-il au juste ? Qu'allait-il lui apprendre de si important et qui justifierait ce retour précipité ?

À nouveau, Louis passa en revue les quelques éléments qui auraient pu l'aider à envisager un début d'explication. Son père avait été relieur d'art. Il avait travaillé toute sa vie dans son atelier de la rue Saint-André des Arts, au cœur du sixième arrondissement de Paris. Avec passion, il avait perpétué un savoir-faire riche et minutieux, transformant de simples livres en véritables œuvres d'art. À la fin de sa carrière, son atelier avait acquis une renommée internationale et ses reliures figuraient dans les bibliothèques les plus prestigieuses, aux quatre coins du monde. Louis ne voyait pas l'éventuel rapport qui pouvait exister entre l'ex-activité professionnelle de son père et le problème du moment ! Quant au cyclisme, sa passion de toujours, Louis n'envisageait pas une seconde qu'il pût être la cause de son appel !

Faute de réponse, Louis dut se résoudre à patienter encore quelques instants, le temps de gravir l'escalier intérieur de l'immeuble du 25 rue Caulaincourt, immeuble qu'il connaissait bien, puisqu'il y était né, quarante-quatre ans auparavant, et qu'il y avait vécu jusqu'à son mariage.

Lorsque son père lui ouvrit la porte, Louis le trouva vieilli. Pierre, qui avait su garder une silhouette droite et gracile, avait perdu de sa souplesse et ses épaules tombantes l'inscrivaient sans équivoque dans le créneau des octogénaires.

—Merci d'être venu si vite, murmura-t-il en avançant vers son fils.

Au grand étonnement de Louis, Pierre se laissa tomber dans ses bras. L'étreinte s'éternisa. Le vieil homme, visiblement ému, ne semblait pas décidé à mettre fin à cette accolade. Pris au dépourvu, Louis ne savait plus quelle attitude adopter... Cet élan paternel était inédit et Louis s'étonna d'en ressentir un profond bien-être.

« Enfin ! » pensa-t-il.

Pierre le fit entrer dans le salon où ils s'installèrent en silence.

—Veux-tu boire quelque chose ? demanda Pierre.

—Volontiers ! Avec un temps pareil, je me sens complètement déshydraté !

Voyant son père se lever, Pierre intervint :

—Ne bouge pas ! Je vais chercher ce qu'il faut !

Louis se rendit dans la cuisine où il trouva ce qu'il cherchait dans le réfrigérateur. À son retour, il servit son père et reprit place à ses côtés. Les persiennes étaient tirées, la pièce baignait dans une pénombre rassurante.

—Comment vas-tu ? demanda Louis impatient d'en venir au fait.

—Je vais bien. Du moins, je ne suis pas malade et je pense être en bonne santé, si c'est ce que tu veux savoir. La chaleur commence à me fatiguer, mais je m'en sors pas mal, pour l'instant.

—Je te trouve pourtant fatigué ! insista Louis pour aller au bout des choses.

—Je le suis... comme... quelqu'un qui porte un lourd fardeau... depuis trop longtemps...

—Je ne vois pas... qu'est-ce que tu essaies de me dire ? Pourquoi m'as-tu fait venir ? Je ne comprends pas !

—Cela doit te paraître complètement loufoque ! Te faire venir de si loin et aussi rapidement !

Pierre cherchait ses mots en tortillant son verre dans ses mains.

—Le temps passe si vite... j'aurais dû te parler depuis très longtemps... je ne l'ai jamais fait... j'aurais dû... je n'ai jamais trouvé le courage, je suis désolé !

—Je n'aime pas t'entendre dire ça ! Après tout, il n'est jamais trop tard pour réaliser ses projets !

Pierre lui sourit d'un air désabusé. Avant de continuer, il reposa son verre.

—Sans doute !

Louis prenait son mal en patience sachant bien qu'à ce moment précis, son père avait besoin de concentration.

—Il faut que tu saches...

Louis essaya de masquer une légère crispation.

—Avant-hier, j'ai reçu un coup de fil de la mairie de Jansallières...

—Jansallières ? Le pays de tes grands-parents ? Le village où se trouvait la maison que ton père t'a laissée en héritage ?

—Tu as bonne mémoire... pourtant, tu n'y es jamais allé !

—Mais, cette maison... tu l'as vendue depuis longtemps, quand j'étais gosse ! Alors, le coup de fil de la mairie de Jansallières, je ne vois pas... Tu n'as plus aucune attache là-bas !

Pierre baissa la tête en écartant les bras. Le plus difficile restait à dire...

—Ce que tu ne sais pas et que ta mère n'a jamais su...

Il mesura une dernière fois la portée de ce qu'il allait révéler.

—Ce que je vous ai toujours caché à ta mère et à toi... en réalité... je n'ai jamais vendu cette maison et à l'heure qu'il est, je la possède encore !

Louis demeura stupéfait le temps de bien digérer l'information. Cette maison où personne de la famille n'était jamais allé, ni sa mère, ni lui-même bien évidemment, avait

été vendue à la fin des années soixante. Louis avait alors dix ou onze ans. Il se souvenait très exactement de cet événement familial. Sa mère et son père s'étaient longuement chamaillés à ce sujet. Sa mère voulait à tout prix remettre cette maison en état pour y passer les vacances. Le retour à la nature était alors à la mode ! Son père, curieusement, s'opposait catégoriquement à ce projet. Il prétextait que cette maison, située dans le Massif Central, se trouvait bien trop loin de Paris et que sa remise en état coûterait une fortune. Il avait fini par avoir gain de cause. La maison avait été vendue à distance, par agence immobilière interposée, et l'on n'en entendit jamais plus parler.

Louis était désarçonné !

—Je ne te suis plus du tout ! Moi qui croyais cette maison vendue depuis trente ans, il va falloir que tu m'expliques !

—Je comprends ton étonnement... je m'y attendais ! C'est aussi la raison pour laquelle je t'ai demandé de venir ! Mais, laisse-moi le temps... il faut que je commence par le début... ce n'est pas si facile, crois-moi ! D'abord, j'ai besoin de toi pour me conduire à Jansallières, nous partirons demain...

—Aller là-bas par ce temps, tu n'y penses pas ! À ton âge, c'est de la folie ! Cette maison attend depuis trente ans, elle attendra la fin de la canicule ! Ce voyage serait trop fatigant pour toi !

—Il faut que je me rende là-bas de toute urgence. La mairie m'a informé que la canicule est en train de faire des dégâts considérables dans la montagne ! La chaleur assèche la terre... tout est brûlé... des terrains qui surplombent la maison risquent de s'effondrer à tout moment, la maison est menacée, je dois m'y rendre pour effectuer... quelques formalités importantes que je t'expliquerai !

— Il n'en est pas question ! Je peux m'y rendre à ta place et effectuer ces démarches en ton nom... il est hors de question que tu fasses ce voyage pour l'instant. S'il y a urgence, tu peux compter sur moi !

— Ça, je le sais ! Mais quand je t'aurai confié mon histoire, je suis certain que tu comprendras que ma présence là-bas est indispensable... Je n'ai pas l'intention de discuter ce point avec toi ! Ma décision est prise, je ne te demande pas d'y aller à ma place ! Je souhaite y aller avec toi ! Je t'ai fait venir pour que tu m'accompagnes à Jansallières !

Louis comprit qu'il devrait se soumettre aux exigences de son père. Il ne voyait pas comment y échapper...

— Très bien ! Si c'est ce que tu veux ! Nous partirons demain matin, de bonne heure, pour éviter la chaleur. Mais avant, il faut que tu me dises...

— En route, Louis ! En route, nous aurons tout le temps...